

Le blé à épi carré

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

leurs écrins respectifs tous ces riches bijoux. Et le coffre se refermait juste au moment où le convoi s'arrêtait.

Sept heures s'étaient envolées depuis le départ du train. Stephan conduisit sa femme au buffet de la station et se rendit ensuite seul à la douane.

— Fotre bässe-bort? lui crie un gendarme dans un français germanisé.

— Depuis quand a-t-on besoin de passe-port pour venir en Belgique? répond Stephan, qui continuait d'avancer.

Le gendarme le suivit dans la salle des bagages.

En voyant là un renfort inusité de maréchaussée, Stephan supposa alors qu'on était sur la piste de quelque banqueroutier, assassin ou conspirateur.

Suspecté comme tout le monde, un douanier l'invita à passer dans la chambre de visite, où il fut fouillé et déshabillé, malgré ses protestations. Pendant ce temps, un brigadier de douane, accompagné d'une matrone, s'était approché de Marthe. « Madame voyage seule? » lui demanda-t-il. — Mon mari est à la visite des bagages, répond Marthe. — En attendant son retour, si madame veut bien suivre cette dame, reprit le brigadier en désignant la matrone, ce sera autant de temps de gagné. — Pourquoi faire? fit ingénument Marthe. — Pour passer à la visite.

Marthe, interdite, ne bougea pas. « Oh! madame n'a rien à craindre, je serai seule avec elle, reprit la matrone. » — Mais... je ne comprends pas, objecta la jeune femme, rouge de pudeur et d'indignation instinctives. — L'ordre est précis, madame, personne ne peut s'y soustraire. — J'attendrai alors que mon mari soit là.

La pauvre Marthe tremblait comme la feuille... Au moment où son mari parut, elle se leva précipitamment et courut à lui. Dans son empressement, elle renversa une chaise sur laquelle, en entrant, elle avait déposé son précieux coffret et son châle. Le coffret, mal fermé, s'ouvrit, et un déluge de petits écrins se répandit sur le carreau.

« Nous les tenons! » s'écria tout à coup le brigadier, en se précipitant sur les écrins. A ce cri d'alarme, toute une pléiade de gendarmes, d'employés, de douaniers avaient fait irruption dans la salle; et, avant que Stephan et Marthe eussent compris, avant qu'ils se fussent adressés un seul mot, ils étaient saisis et séparés par une douzaine de bras vigoureux.

— Monsieur, dit Stephan à l'officier de gendarmerie, vous commettez une grave erreur. La personne que vous

cherchez n'est sans doute pas le marquis de X, et le marquis de X, c'est moi.

— Avez-vous un passeport, des papiers qui puissent constater votre identité?...

— Non.

— Alors trouvez bon que nous nous assurions de votre personne. Un vol considérable de bijoux a été commis hier soir, à Paris, et... la personne avec qui vous voyagez portait un coffret rempli de bijoux.

— Ce sont des cadeaux de nocces; nous sommes mariés d'hier.

— C'est très ingénieux ce que vous me dites-là.

Pendant ce dialogue, le train emportait les autres voyageurs vers Bruxelles. Les bijoux furent mis sous scellés. Et Stephan suppliait qu'on permit à sa femme de rester auprès de lui; ce fut en vain; ils passèrent leur première nuit de nocces dans deux cellules séparées. On ne l'empêcha pas cependant d'expédier, dans la nuit, plusieurs télégrammes à Paris et à Bruxelles.

La pauvre Marthe pleurait comme une Madelaine; personne ne s'intéressait assez à elle pour la consoler; elle comptait les minutes, et les minutes lui paraissaient des heures, les heures des siècles.

— Le jour commençait à paraître lorsqu'arrivèrent successivement 20 dépêches signées des noms les plus marquants des cours de France et de Belgique. Aucun doute ne pouvait plus exister sur l'identité et l'honorabilité de M. le marquis Stephan de X. Du reste on avait appris que le véritable voleur était arrêté. On lui rendit donc sa femme et on remit à celle-ci le coffret compromettant. Leur chagrin fut vite passé, et ils furent les premiers à rire de leur mésaventure, tandis que les douaniers, agents de police et gendarmes se retiraient peinauds, après toutefois s'être confondus en excuses.

Le blé à épi carré.

La France, tributaire et victime de la concurrence étrangère pour le blé nécessaire à sa consommation, cherchait depuis longtemps à en augmenter la production. Pour atteindre ce but, on fumait, on fumait énergiquement le sol, on mettait l'engrais à force. Malheureusement, quand le blé a reçu une fumure trop abondante, il *verse* neuf fois sur dix, de sorte que le cultivateur en est pour ses frais.

Il s'agissait donc de trouver une variété de blé dont la paille fût assez résistante pour profiter des fortes fu-

mures sans craindre la verse. Aujourd'hui, un savant français, M. Déhéraïn, a trouvé cette variété dans une nouvelle espèce de blé, dite *blé à épi carré*. Les expériences faites par cet agronome en 1887 et 1888, ont donné un résultat vraiment merveilleux. Le rendement à l'hectare, pour ces deux années, a été, en effet, de 25 hectolitres pour la région méridionale, de 35 pour le centre de la France et de 48 pour les départements du Nord.

Or, l'on sait que le rendement moyen des 7 millions d'hectares consacrés en France à la culture du blé, ne dépasse guère 15 ou 16 hectolitres à l'hectare, et que chaque année ce pays doit demander à l'étranger une dizaine de millions d'hectolitres.

Le blé à épi carré se cultive, dit-on, depuis assez longtemps déjà en Danemark et en Allemagne, où il donne couramment un rendement de 40 à 50 hectolitres par hectare.

LA VACHE DE M. RENAUD.

II

Une fois pourtant les choses ne s'arrangèrent pas ainsi, et la paix, si chère à l'abbé Renaud, fut troublée pendant près d'un mois au presbytère de Trévernan.

C'était au mois de décembre, vers 6 heures du matin. Il était nuit encore, mais la lune, que ne voilait aucun nuage, jouait sur les flots et argentait les rochers nus de la falaise. L'abbé Renaud, voulant ce jour-là aller à la pêche, avait dit sa messe dès cinq heures et demie. Il revenait donc de l'église et descendait le petit chemin rocailleux qui conduit au presbytère, quand tout à coup il s'entendit appeler:

— Monsieur le recteur! Monsieur le recteur!

Il se retourna et aperçut, grâce au clair de lune, un pêcheur qui venait du côté de la grève en courant, et qui, de loin, lui cria tout essoufflé:

— Monsieur le recteur! venez bien vite par ici!

L'abbé Renaud se dirigea vers la grève, et arrivé près du pêcheur qu'il connaissait parfaitement:

— Que me veux-tu, Nogaret? demanda-t-il.

— Je vas vous expliquer, monsieur le recteur: tout à l'heure, en revenant de la Tourniole, où j'étais allé voir si j'avais des homards dans mes *casiers*, j'ai entendu des cris plaintifs qui partaient du pied de la falaise, sous le moulin de la butte.

— Mon pauvre Nogaret, fit l'abbé en souriant, tu as entendu les mouettes qui viennent barboter, à mer basse, dans les mares de la Tourniole.

— Je l'ai cru aussi, monsieur le recteur, je l'ai cru aussi; mais je me suis approché un peu et j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé. C'étaient bien des